

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 34/2 (2007)

DOI: 10.11588/fr.2007.2.51673

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

time pre-visiting the subjects of her own essay and not enough responding to the central questions raised by this collective enterprise—questions that are posed more pointedly in Rachel Weil's essay, in fact, than in the editor's introduction: how did the bod(ies) of the king and the queen differ? how were different constitutional arrangements reflected in different notions of the queen's bod(ies)? how does Kantorowicz's »two-body« notion, which he applied to kings, apply to queens?

This book will undoubtedly help us get closer to answering these questions by providing new insights to work from. But, failing to synthesize them, it leaves us with a long way to go.

Thomas E. KAISER, Little Rock

Rüdiger SCHNELL (Hg.), *Zivilisationsprozesse. Zu den Erziehungsschriften in der Vormoderne*, Cologne, Weimar, Vienne (Böhlau) 2004, 347 S., ISBN 3-412-13904-1, EUR 34,90.

La thèse du procès de civilisation forgée par le sociologue Norbert Elias a connu, après une longue indifférence de 1939 à 1969, une grande popularité dans l'historiographie et les études littéraires allemandes ou a formé tout au moins un repère à partir duquel se sont orientées bien des recherches. Son originalité consistait dans l'affirmation d'un lien étroit entre la psychogenèse et la sociogenèse, dégagé à la lecture d'un ensemble de sources normatives et littéraires, poésie courtoise, civilités, manuels de savoir vivre, règlements scolaires. Elias déduisait de ces séries chronologiques de documents une évolution de l'équilibre des sentiments et des affects commençant par les élites et se répandant ensuite dans les classes inférieures par imitation ou imposition. La société de cour aurait été le creuset de ce procès de civilisation.

Cette thèse a déjà été mainte fois critiquée dans tel ou tel de ses aspects sans être pour autant totalement rejetée. Ce livre, issu d'un colloque organisé en 2002 par l'université de Bâle au monastère de Fischingen en Suisse, qui s'insère lui-même dans un vaste projet de recherche de cette université, a pour but déclaré de la réduire à néant. L'éditeur, professeur de littérature ancienne et d'histoire de la langue, était bien placé pour attaquer l'édifice par ses endroits les plus faibles, à savoir les fondements médiévaux de ce mouvement.

Son introduction établit ses intentions et certains des axes privilégiés de cette tentative de déconstruction. Quatre questions guident ce projet, dont ce colloque n'est que la première partie, deux autres ouvrages étant à venir: Quels sont les problèmes méthodologiques d'une psychologie dans l'histoire? Qu'est-ce qui pousse les hommes à ne pas suivre leurs instincts mais à faire du bien-être de l'autre une norme de leur comportement? Quel rôle la littérature a pu jouer dans ce processus (autre formulation de la fameuse question du concours de l'Académie de Dijon en 1748 par lequel Rousseau a gagné sa première notoriété)? Quel est le rôle spécifique de chaque sexe et de leurs rapports dans ce processus?

Dans une première contribution destinée à poser le problème en général et faisant largement référence aux travaux s'appuyant sur la thèse de Norbert Elias ou la critiquant, R. SCHNELL pose les différentes perspectives sous lesquelles celle-ci peut être abordée: celle de l'histoire et de la critique littéraires, celle de la psychologie cognitive et des recherches sur l'émotion, celle de l'histoire et des sciences sociales, enfin celle des perspectives croisées entre ces différentes disciplines. Sur cette base, l'éditeur de l'ouvrage n'aligne pas moins de neuf faiblesses qui selon lui minent la thèse d'Elias soit: une conception purement didactique de la littérature, réfléchissant comme un miroir la réalité sociale; l'utilisation d'un corpus trop étroit négligeant des sources importantes ou allant dans un autre sens; le postulat, démenti par la recherche actuelle, d'une opposition totale entre sentiment et entendement; l'emploi d'une terminologie floue mélangeant les niveaux d'analyse (affects/instincts/sentiments; dégoût/gêne; contrôle du corps/des affects); une vision homogénéisante de l'histoire et d'un processus sans contradiction ni espaces de liberté; une image dépassée de l'homme

du Moyen Âge (spontanéité, manque de contrôle des affects); une vision de l'homme réduite à son groupe social et à ses règles; la fixation sur la cour qui évacue d'autres lieux de socialisation et de discipline du corps et des affects (Église, école, famille); l'oubli de la différence selon le genre des rôles sociaux et des comportements attendus.

R. SCHNELL s'attaque ensuite (p. 84–152) en spécialiste de la littérature médiévale à l'exploitation faite par N. Elias des »Arts et manières de table« (*Tischzuchten*) du XIII^e siècle, établissant que ce genre de la littérature vernaculaire médiévale servait essentiellement au divertissement, à l'affirmation de soi et à la représentation des élites nobiliaires auxquelles elles donnaient un sentiment de communauté et d'exclusivité. Divers témoignages montrent en effet que dès le X^e siècle, la vie de cour exigeait déjà des élites féodales un haut degré de contrôle de soi. Par ailleurs, il démontre que ces règles de comportement ne valaient que pour la haute noblesse et que ces manuels n'étaient en aucune façon destinés à civiliser des élites qui l'étaient déjà, ni *a fortiori* à éduquer des catégories sociales inférieures puisque ces manières étaient justement distinctives de l'aristocratie. Enfin, il insiste sur le fait que ces écrits sont avant tout un genre voire un jeu littéraire.

Après ces vastes considérations, le petit texte (p. 153–168) de Nicolaus HENKEL sur une traduction allemande inconnue du »De facetia mensae« de Giovanni Sulpizio Verolano du début du XVI^e siècle, d'ailleurs publiée en fin d'article, fait figure de contribution érudite sans grand intérêt pour la problématique. Doris RUHE dans un article intitulé »L'éducation comme art du dialogue. Les Ensenhamens de Garin lo Brun et Arnaut Guilhem« (p. 169–198), montre que ces écrits éducatifs cherchent essentiellement à construire une identité de la noblesse occitane mais que le procès de civilisation n'avait pas encore commencé dans les cours du Sud de la France au XII^e siècle. Au-delà de l'intérêt propre du sujet, son apport au débat sur la thèse d'Elias est donc assez faible, dans un sens comme dans l'autre.

Klaus SCHREINER interprète (p. 199–237) d'une nouvelle manière de »De eruditione filiorum nobiliorum« de Vincent de Beauvais (composé entre 1247 et 1240) en élargissant notablement par sa mise en contexte la signification de ce texte pourtant bien connu et commenté. Il montre comment la noblesse pour qui au départ la connaissance de la littérature et des Arts libéraux, voire même l'alphabétisation ne sont pas des prérequis de son statut social, est progressivement incitée à faire de la culture une des normes de conduite de sa vie. Sans pouvoir évidemment démontrer un lien direct de cause à effet, il rapproche l'acculturation de la noblesse observée à la fin du Moyen Âge de ces écrits éducatifs qui s'adressent à elle. Le lien avec la problématique de la civilité n'est cependant qu'implicite.

Partant de l'hypothèse de Norbert Elias que les relations entre les sexes sont un indicateur important de l'évolution du procès de civilisation, Heide WUNDER analyse (p. 239–253) l'éducation à l'époque moderne comme étape de ce façonnement à long terme des instincts humains, qui passe par une intériorisation progressive des contraintes et des interdits. Elle s'interroge sur le fait de savoir si l'époque connaît déjà une éducation spécifique à ces comportements selon le sexe et interroge pour cela diverses sources programmatiques ou littéraires. Elle en déduit que ce n'est pas encore vraiment le cas car le critère du rang social reste alors le déterminant essentiel de l'éducation. Cela remet en cause certains présupposés de l'histoire du genre. Pour autant les bases documentaires sont assez ténues. Helmut PUFF interroge le rapport entre les pratiques de l'apprentissage à l'école et le procès de civilisation à l'époque moderne (p. 255–276), interrogeant au fond la réalité civilisatrice du programme d'étude humaniste (*literae et mores*). Le passage le plus intéressant est constitué par l'analyse d'un cahier d'écolier de Nuremberg (Johann Andreas Endter) étudiant à Genève dans les années 1640–1643, qui fait apparaître, au rebours de la communication précédente, une éducation à un certain modèle de masculinité (le *vir bonus, gravis et honestus*).

Wilhelm KÜHLMANN reprend (p. 277–294) le texte fondamental de la »Civilité« d'Érasme, sur les variations duquel se sont fondées la plupart des études du procès de civilisation, pour

le confronter aux présupposés anthropologiques de l'époque. Il affirme, contrairement à l'éditeur, que les prescriptions du comportement civilisé ne sont pas conçues chez Érasme comme un moyen de distinction et d'exclusivité sociale, mais qu'elles restent déterminées par une éthique de vie générale.

Clemens ALBRECHT (p. 295–307) recherche dans les salons français du XVII^e siècle un des creusets du procès de civilisation, pour contrer l'opinion d'Élias qui voyait dans la cour le lieu privilégié de la formation de celle-ci. La culture est ici compensation de l'absence de pouvoir et la peur du ridicule et de la disqualification l'aiguillon de comportements plus civilisés dont la préciosité semble avoir été dans ce cas la matrice.

À la fin du livre, l'éditeur reprend la parole dans une communication (p. 309–329) intitulée »Le pouvoir dans l'ombre. Quelle influence avaient les épouses sur leur mari? Construction des sexes au Moyen Âge et à l'époque moderne«. Il y analyse le stéréotype littéraire de la femme retrouvant le pouvoir dans la chambre à coucher en exploitant la faiblesse masculine face aux instincts sexuels. Ceci démontrerait, pour les auteurs anciens, la moindre capacité des hommes à contrôler leurs affects et leurs pulsions, mais aussi la ruse des femmes ainsi dévoilée dans une tradition misogyne. R. SCHNELL voit dans cet exemple la confirmation de la faiblesse de l'analyse d'Élias qui ne rend pas compte de ces »constellations« de pouvoirs.

Le livre a le mérite de rappeler la signification complexe des sources que Norbert Elias a parfois trop sollicitées ou interprétées naïvement comme témoignages sur les pratiques sociales et culturelles. Le rappel, ça et là dans les communications, de la diversité des lieux où s'est forgé le procès de civilisation est également bienvenu: le monastère au Moyen Âge, l'école à partir de l'humanisme, les salons au XVII^e siècle y ont sans doute une plus grande part que la cour. En revanche, le sous-titre, qui laisse penser que l'ouvrage est essentiellement consacré aux écrits éducatifs est quelque peu trompeur. Celui-ci est enfin déséquilibré dans sa composition et sa tonalité. Plus de la moitié de la pagination est constituée par les diverses contributions de l'éditeur (172 sur 329 p. de texte), qui sont une entreprise de démolition en règle de la thèse d'Élias, alors que les autres participations sont souvent plus mesurées quand elles prennent même explicitement position. Ce livre s'impose toutefois comme une pièce importante à verser au débat, toujours recommencé, sur le »procès de civilisation«, tant il est vrai que les grandes thèses se mesurent autant à leur fécondité en terme de discussions et de travaux correctifs qu'à la pertinence absolue du propos initial.

Jean-Luc LE CAM, Quimper

Carlos WATZKA, *Vom Hospital zum Krankenhaus. Zum Umgang mit psychisch und somatisch Kranken im frühneuzeitlichen Europa*, Köln, Weimar, Wien (Böhlau) 2005, 385 S., 12 Abb., 3 Karten (Menschen und Kulturen. Beihefte zum Saeculum. Jahrbuch für Universalgeschichte, 1), ISBN 3-412-25205-0, EUR 42,90.

Bereits seit einigen Jahren erlebt die deutschsprachige Geschichtswissenschaft ein neues und ausgesprochen reges Interesse an den zahlreichen Institutionen der Armen-, Sozial- und Krankheitsversorgung des Spätmittelalters und der Frühen Neuzeit. Beflügelt von sozial- und kulturgeschichtlichen sowie historisch-anthropologischen Fragestellungen geht mit diesem nicht selten eine Neubewertung eingefahrener Interpretationsmuster einher. Zum Kern dieser traditionellen Deutungen gehört ohne Zweifel das negative Bild von der Versorgung psychisch kranker Menschen in der Frühen Neuzeit. Es beruht vor allem auf dem Mythos der »Befreiung der Irren von ihren Ketten«, den eine naturwissenschaftlich orientierte Psychiatrie (Pinel in Frankreich, Chiarugi in Italien, Hayner in Deutschland) im ersten Drittel des 19. Jhs. selbstlegitimatorisch in die Welt setzte. Viele Historiker/innen sind dieser teleologischen »Meistererzählung« der modernen Psychiatriege-